

Culture générale, en avoir ou pas

À l'heure de Google, du rap, de Wikipédia et des séries télé, la culture générale est-elle en berne? Spécialistes en la matière, Florence Braunstein et Jean-François Pépin font l'état des lieux. Quant à l'école... Garantit-elle encore la base des connaissances? Et - surtout - qui, dans les coulisses des humanités, compose le cocktail des programmes ingurgités par nos enfants? - Texte: Sébastien Ministru

Notre culture générale fout le camp. Nous ne serions plus à la hauteur des cruciverbistes d'avant-guerre, ni même - c'est dire - à celle de la période d'or de *Questions pour un champion*. Dans une récente enquête menée (en 2013) par deux professeurs de l'École supérieure catholique du Limbourg - Jan Swerts et Kurt Monten -, les étudiants flamands seraient à la traîne. Plus de 60 % sont incapables de situer les pays de la zone euro sur une carte, 30 % de délimiter les quatre régions du royaume, sans compter ceux, encore plus nombreux, à ne pas savoir où se trouve le Hainaut. Quant à reconnaître les grandes figures de l'histoire contemporaine, de Mao Tsé-toung à François Hollande, et de Staline à Mandela, beaucoup lèvent les yeux au ciel, en espérant que la réponse vienne du plafond dont la hauteur est proportionnelle à celle de leurs carences. Si l'on se fie aux résultats des enquêtes Pisa mesurant le degré d'excellence de l'enseignement - classement où la Wallonie est toujours derrière la

Flandre -, le niveau des étudiants francophones ne devrait pas être plus étincelant...

De quoi jeter le doute sur l'efficacité des études secondaires dont le but est d'offrir le bagage minimum mais nécessaire pour nourrir son esprit, mais aussi les outils pour développer son sens critique. Donc, on est en pleine cata. Et les vigiles de la morale ayant pignon sur médias angoissent. Alain Finkielkraut en tête, dont le discours se résume à alerter sur l'idée - désolante pour lui - que "tout est culture aujourd'hui", directement suivi par ce brave Éric Zemmour qui, dans son best-seller *Le suicide français*, dénonce la "féminisation" de notre société comme l'un des symptômes de notre abêtissement culturel.

Les deux expliquent cette dérive de la culture par un laxisme des programmes scolaires (et de la société en général) favorisant le multiculturalisme, l'ouverture à des objets d'études jadis vulgaires et aujourd'hui dignes d'intérêt (la BD, le rap, les séries télé...) ou les pires dérapages de civilisation (les anglicismes, la nouvelle orthographe, la théorie du genre...). "*Tout ce qui éveille la curiosité est bon à prendre*, explique Jean-François Pépin, spécialiste de la culture générale et auteur avec Florence Braunstein de plusieurs livres sur la question - *La culture générale pour les nuls*, *Un kilo de culture générale... Le danger, c'est une sorte de mise à plat où un livre de cuisine aurait autant d'importance que les Essais de Montaigne. Ça, c'est une chose qu'il faut fuir à tout prix. La culture générale, c'est un exercice de hiérarchisation.*"

Jeunesse d'hier et d'aujourd'hui

Les jeunes ne seraient plus à niveau. Soit. Mais est-ce vraiment nouveau? Sur cette culture générale de pâle standing, on trouve déjà des plaintes en 1949, date à laquelle l'Université catholique de Louvain publie (dans le *Bulletin de l'Institut de recherches économiques et sociales*) les résultats d'une

enquête sur les connaissances des étudiants d'alors, pointant, à peu de chose près, les mêmes insuffisances chez les étudiants d'aujourd'hui. Florilège des commentaires inspirés par cette étude à vrai dire pas si rétro. "41 % des étudiants n'avaient jamais lu d'ouvrage philosophique". "L'Unesco est un mystère pour 55 % des étudiants". "À la désaffection prononcée à l'égard du monde classique gréco-romain s'oppose la vogue des classiques étrangers, surtout anglais".

Et comme pour bien prouver que le jeune d'aujourd'hui n'a pas inventé l'indifférence au monde dans un paysage de jeux vidéo, en 1947, l'université de Montpellier tirait déjà la même sonnette d'alarme: "La jeunesse d'aujourd'hui ne témoigne aux événements contemporains qu'un minimum d'intérêt. Tout se passe comme si nos étudiants ne lisaient pas les journaux". Professeur en classes préparatoires, Jean-François Pépin réagit contre cet inlassable procès en stupidité fait à la jeunesse. *"Je m'insurge complètement contre ça, explique-t-il. Les étudiants sont cultivés. Le problème c'est que cette culture est morcelée et il faut donc leur apprendre à savoir construire et à savoir quoi en faire."*

Que le niveau des connaissances soit jugé bas en 1950 et qu'il le soit tout autant en 2017 prouve une chose: la culture générale est un concept dont le périmètre est mouvant, jamais satisfait et illimité. La culture générale est une aventure qui n'a pas de fin et se challenge entre soi et soi dans une recherche de liberté et de compréhension du monde. *"La culture générale est un horizon et il est sans cesse repoussé"*, commente le sage Pépin. Elle peut éventuellement servir à briller au Trivial Pursuit, mais là n'est pas sa portée première.

Cette dimension philosophique intéresse de plus en plus les entreprises qui misent sur des C.V. où la culture générale est renseignée, allant de "bonne" à "très bonne". En 2006, l'Institut de l'entreprise,

think tank français, mène une enquête autour du thème "Culture générale et management" et, lui aussi, pointe dans ses conclusions "le déclin très net de la culture générale", précisant que "les lacunes en matière artistique, historique, religieuse ou politique sont considérables chez les moins de 30 ans, y compris parfois chez les cadres de bon niveau". D'où l'idée que les grandes écoles insistent sur les cours de culture générale (histoire, géographie, chimie...) dans la formation des futurs managers.

Dans ce flou artistique qui définit les paliers de la culture générale (finalement, on n'est jamais assez cultivé et on l'est toujours moins qu'un autre), une chose semble sûre, la consommation de la culture n'est pas à la fête chez nous. La dernière étude sur les pratiques culturelles en Fédération Wallonie-Bruxelles montre que le groupe le plus important (28 % de la population) est celui des "désengagés culturels" (pratiquement aucun réflexe culturel sinon celui d'allumer la télé) par opposition à celui des "voraces culturels", bons derniers ne pesant que 8 %.

Florence Braunstein et Jean-François Pépin traquent les nids-de-poule dans l'esprit de l'honnête homme d'aujourd'hui. Ce couple d'universitaires observe l'évolution du niveau de nos connaissances et s'en inquiète. La preuve par leur nouvelle brique - *Culturissime. Le grand récit de la culture générale* - qui, d'Abraham au Viaduc de Millau, et de Bouddha à la Pyramide du Louvre, scanne tout ce qu'il faut savoir pour, sinon briller en société, trouver son chemin et le traverser la tête haute.

Pensez-vous que le niveau de notre culture générale est moins élevé que celui des générations précédentes?

FLORENCE BRAUNSTEIN - Non, il est différent. On a fait de la culture générale une sorte de fourre-tout dans lequel on veut tout dire et où on ne dit rien. Tout est culture générale aujourd'hui. L'âge de Johnny Hallyday, c'est de la culture générale. Le nom

du vainqueur du dernier Tour de France, c'est de la culture générale. Le problème actuel, c'est le manque de hiérarchie dans ce fourre-tout. Les gens ont l'impression qu'ils connaissent beaucoup de choses, mais en fait ils ne connaissent que des anecdotes.

JEAN-FRANCOIS PÉPIN - Le niveau de culture est plus élevé aujourd'hui. Les gens ont accès à de plus en plus de moyens d'information, mais il s'agit souvent de connaissances limitées et qui vont être vite oubliées parce qu'elles sont acquises dans l'immédiateté. Et donc, à la longue, toutes ces informations ne servent pas à la construction d'une véritable culture. →

→ Mais l'actualité - qui est l'histoire en train de se faire -, c'est quand même de la culture générale, non?

F.B. - Oui, mais avec un réflexe général qui tend vers la facilité, plus rarement vers la réflexion. Mais c'est un mal de notre époque: il faut aller vite. Cette spontanéité fait qu'on ne prend plus le temps de penser. Or, le but de la culture générale c'est d'apprendre à prendre son temps. Apprendre à réfléchir, apprendre une méthode, apprendre à ne pas dominer l'autre. La culture générale, c'est un savoir-vivre.

Pourtant, on a l'impression que la culture dans son acception la plus large anime beaucoup de gens aujourd'hui et leur fait du bien...

F.B. - La culture générale tend à disparaître mais - et c'est un paradoxe - les gens sont de plus en plus demandeurs de culture. Qui dit culture dit valeur, dit patrimoine et héritage sans testament. La culture générale est un bien commun que nous devons défendre. C'est cette idée qui prime aujourd'hui: on a plus tendance à protéger qu'à connaître.

Comment expliquez-vous ce paradoxe?

F.B. - Dans le climat d'insécurité qui règne depuis une quinzaine d'années sur notre société - crises économiques, conflits, situations de précarité... -,

les gens ont besoin de se tourner vers quelque chose de stable, quelque chose auquel ils croient. On pourrait presque dire des piliers de sagesse immuables. Les gens sont en quête d'un confort moral, ils recherchent des repères qui, jadis, étaient transmis par les grands-parents ou les anciens. Mais comme les anciens ont de moins en moins d'importance dans notre société, la transmission ne se fait plus.

La culture fait-elle la différence? Quelqu'un qui a plus de culture peut-il se démarquer dans des situations concrètes, comme un entretien d'embauche, par exemple?

F.B. - Bien sûr. La différence est énorme. Il émane quelque chose - comme une forme d'élégance - de quelqu'un qui a une culture générale. À la limite, une personne qui a de la culture n'a presque pas besoin de parler. Et apparemment, c'est une chose qui est de plus en plus recherchée par les entreprises.

J.-F.P. - Pour qu'il y ait du lien, de la cohésion, les entreprises se sont rendu compte qu'il faut que leurs collaborateurs, lorsqu'ils se retrouvent à la machine à café ou en séminaire, puissent parler d'autre chose que de leur travail. Sans culture générale, c'est impossible.

Existe-t-il un moment dans l'évolution de notre société où se dessine le concept de culture générale?

J.-F.P. - C'est très clairement daté. En France, on peut estimer que l'ébauche des contours de la culture générale apparaît avec les lois sur l'école de Jules Ferry de 1883-1884. C'est à ce moment-là qu'on va devoir transmettre un fonds commun de connaissances à tous les écoliers. Dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1932, on trouve la définition de la culture générale. À cette époque, la culture générale, c'est l'ensemble des connaissances que doit avoir "l'honnête homme" au sor-

tir de ses études secondaires - dans les principales disciplines des sciences humaines, l'histoire, la philosophie, les lettres...

Pensez-vous que l'école d'aujourd'hui remplit correctement cette mission de formation des esprits?

F.B. - On a de plus en plus d'étudiants qui sont mal formés, qui parlent mal et qui ont de plus en plus de difficultés à comprendre un texte. C'est un problème. Mais à partir du moment où il n'y a pas beaucoup de sélection et où tout le monde a le bac... Qu'est-ce que vous voulez faire?

L'accès à la culture a longtemps été un privilège des sphères éduquées. À partir de quand traverse-t-elle les classes sociales?

F.B. - Elle n'est pas un privilège des classes éduquées, mais seules les élites lisent. C'est au fur et à mesure de la démocratisation des connaissances que la culture générale va prendre de la place dans notre société. Les gens vont vouloir apprendre, vont s'accaparer des connaissances, et cette culture générale deviendra un lien et un bien commun.

J.-F.P. - Dans les années 30, la culture générale reste l'apanage de la bourgeoisie. Et cela pour une raison très simple: en France, jusqu'en 1945, l'enseignement secondaire est payant, seul l'enseignement primaire est prévu pour être gratuit. Ces savoirs dispensés au lycée forment une culture générale d'essence bourgeoise. Il faut attendre la démocratisation des années 60 pour voir s'ouvrir la culture à d'autres classes.

À certains moments de l'histoire, ce bagage n'est pas qu'un tremplin social, mais aussi une vitrine à exposer lors de mondanités.

F.B. - Il y a eu en effet des salons prestigieux où l'on échangeait sur des choses belles, rares et précieuses - sur la littérature, la peinture. Mettre en valeur ce qui est beau vous met vous-même en valeur. C'est une tradition française qui perdure jusque sous

Louis XVI, époque à laquelle on crée les classes préparatoires avec l'enseignement des matières qui feront le terreau de la culture générale.

J.-F.P. - Mais nous sommes toujours sous le coup d'un héritage du XVII^e siècle. Il y a un tournant très net au XVII^e siècle avec le mouvement de la préciosité qui cherche à s'éloigner de ce qui est populaire. C'est à ce moment qu'on commence - parfois jusqu'au ridicule, Molière l'a bien montré dans *Les précieuses ridicules* - à utiliser la langue la plus raffinée, à développer une culture très étendue qui vous démarque du bas peuple. Et puisque vous évoquez le fait d'étaler sa culture dans les dîners: oui, on ne peut pas le nier, aujourd'hui encore, c'est un dévoiement. Hélas, la culture générale sert parfois à ça.

A-t-on la même vision de la culture générale dans tous les pays?

F.B. - Le terme "culture générale" n'existe qu'en France. Tous les pays ont une culture, forcément. Mais la France, en plus d'avoir sa culture - ses manières de faire, de vivre et de penser -, a développé cette dimension humaniste qui essaie d'explorer la culture comme une passerelle à l'autre. L'autre devient un repère proche que l'on peut aider à devenir plus grand.

J.-F.P. - La Chine et la France ont cette particularité de former des élites à la fois spécialisées et de haute culture par le biais de concours. La Chine, depuis l'Antiquité, avec le recrutement des mandarins par concours. En France, depuis Louis XV qui a créé l'École des ponts et chaussées - la première grande école. Le terme de "culture générale" est finalement intraduisible, en tout cas, il n'y a pas de traduction exacte. Les Allemands disent "kultur", les anglais "knowledge" ("connaissance").

Si la culture générale est en déclin, comment Internet et sa diffusion massive d'informa-

tions n'y a-t-il pas remédié?

F.B. - Internet est un outil extraordinaire à partir du moment où on sait s'en servir, c'est-à-dire à partir du moment où on a une méthode de travail qui permet de faire le tri dans l'ensemble des informations. Le savoir pour le savoir n'a aucun intérêt. Aller sur Internet pour boucher les trous d'ignorance, ce n'est pas ça la culture générale. La culture générale, c'est avoir les connaissances suffisantes pour comprendre l'autre et ne plus en avoir peur. ✕ →

Tout ce qu'on apprend - ou plus - à l'école

Les "humanités" sont-elles encore le lieu de la découverte de connaissances dans tous les domaines? Ce mois-ci, les groupes de travail du Pacte d'excellence s'attaquent au contenu des études! Qu'enseigneront les cours de 2029? - Texte: Hélène Delforge -

Compétences. Une notion pédagogique devenue presque un vilain mot! Dans l'imaginaire collectif, cette fameuse "pédagogie des compétences" aurait engendré des générations d'élèves à tête pleine d'eau, incapables de donner la date de la bataille de Marignan (1515). Nos enfants n'apprennent plus rien à l'école, pense-t-on souvent. En même temps, qui se souvient de cette "bataille de Marignan quinze cent quinze"? En opposant "compétences" et "savoirs", on en revient à ce sujet de disserte vintage inspiré de Montaigne: "Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine"... Rappelons que ces fameux "savoirs" (soit la culture, ce que l'on mémorise) n'ont jamais été complètement évacués. La définition de "compétence" est "aptitude à mettre en œuvre un ensemble organisé de savoirs, savoir-faire et d'attitudes permettant d'accomplir un certain nombre de tâches". Le savoir est là, mais c'est un outil. On étudie des faits historiques pour pouvoir les situer dans la ligne du temps et les lier au présent...

Le savoir contre-attaque

Dans cette philosophie pédagogique et à notre époque, enseigner la "culture générale" manque

parfois de sens. Nathalie, professeur de français dans un athénée, confie: *"Autant mettre les élèves en projet, donner des cours d'actualité, les amener à structurer leur pensée me semble essentiel... Autant j'ai de plus en plus de mal à passer du temps sur La chanson de Roland"...* C'est là tout le paradoxe. Nous estimons que nos enfants n'apprennent rien à l'école. Mais nous disons aussi "à quoi ça sert?" face aux cours artistiques ou à l'enseignement de phénomènes culturels. Depuis des années, on prône l'enseignement utile... Ça change!

Éric Étienne, porte-parole de la ministre de l'Enseignement: *"Le Pacte a la volonté de remettre en avant l'importance du savoir et le plaisir d'apprendre. Aujourd'hui, ces dimensions sont insuffisamment présentes. C'est un constat qui a été posé par de nombreux acteurs, depuis longtemps. On l'a vu émerger aussi d'analyses comparées de performances avec d'autres États"*. Est-ce la fin de la pédagogie des compétences? Éric Étienne: *"Les compétences ne sont pas à mettre au ban! D'ailleurs Pisa les évalue aussi. Simplement, pour acquérir de nouveaux savoir-faire et de → nouvelles compétences, il faut une bonne maîtrise de la base. Des connaissances. Le Pacte d'excellence vise aussi à remettre en avant ce "gai savoir", cette idée de l'importance du savoir pour lui-même. De la jouissance du savoir pour lui-même"*.

La culture enseignée est-elle la même entre un collège catholique et un athénée communal? En théorie, oui. Les documents officiels sont catégoriques et fermes sur le sujet (et cela ne changera certainement pas avec les réformes). Pour jouer son rôle d'ascenseur social, il est fondamental que l'école enseigne les mêmes références à tous. Après, cela ne doit pas se faire au détriment de la liberté pédagogique des réseaux comme des profs dans leur classe! Éric Étienne: *"Les référentiels fixent les contenus à maîtriser. Ils sont communs à tous. Les programmes, eux, sont la déclinaison de ces référentiels spéci-*

fixes aux différents pouvoirs organisateurs. Ils fixent "comment" chacun va enseigner". (Pour consulter les référentiels, surfez sur www.enseignement.be.)

La culture générale est partout (et nulle part)

On a épluché les référentiels actuels et consulté les chartes qui guident les différents groupes de travail dans l'élaboration des nouveaux (dans leur dernière version, de fin octobre 2017). La mention de "culture générale" est quasi inexistante. Éric Étienne explique: *"Elle est partout. Le plus difficile est de définir ce qu'elle contient"*. Qui détermine ce contenu? Qui impose que l'on enseigne le marxisme, le darwinisme ou la Réforme de Luther, dans toutes les écoles, tous les milieux et tous les réseaux?

Ce sont de vrais choix de société, politiques et citoyens! Éric Étienne: *"Les groupes de travail des référentiels sont composés de spécialistes d'horizons divers, pour obtenir la vision la plus généraliste. Il y a des représentants des réseaux, de l'inspection, de l'administration et des experts des universités. Des comités de lecture d'enseignants donnent leur avis. Ensuite, pour que les référentiels aient force de loi, ils doivent être votés au Parlement. Ils sont votés à l'unanimité, les députés n'y mettent pas les doigts. Si le Parlement en discutait chaque point, là, on ferait de la culture un instrument politique, puisqu'on l'orienterait en fonction des sensibilités des partis"*. Le rôle des députés est celui d'un garde-fou. Si une commission d'experts retirait la théorie de l'évolution du programme, on veut croire que le Parlement interviendrait!

Quant au latin... Pourquoi enseigner une langue morte en 2017? Justement: pour la culture générale! Ludivine André, professeur de langues anciennes dans un athénée bruxellois: *"Les programmes ont évolué et heureusement! La principale raison de maintenir le latin ça serait cette fameuse culture générale qu'on peut en acquérir. La faculté de faire des ponts historiques, de comprendre d'où viennent les histoires qu'on lit, qu'on voit en peinture, au cinéma, dans les jeux vidéo. Le latin a laissé une bonne base de culture commune. Une autre raison, celle qui me tient peut-être le plus à cœur, c'est aussi le fait que ce soit un cours qui n'ait pas une utilité ou une utilisation directe. Il rayonne dans d'autres disciplines, crée des liens, laisse la place au débat, à la réflexion, à la gymnastique mentale. C'est une parenthèse non utilitaire dans le paysage scolaire". **

Les incollables #1

Focus sur trois "têtes" qui déchirent tout culture générale. Honneur à Christophe Bourdon, recordman du jeu *Tout le monde veut prendre sa place*.

Ce jeu de culture a changé ma vie. Au niveau personnel, professionnel... La RTBF ne serait jamais venue me chercher sans ça. Mon cas est particulier... Je ne dirais pas que j'ai une bonne culture générale, parce que je ne suis pas spécialiste de la "grande culture". J'ai une culture plus pop - cinéma, musique, télé... - qui me vient de l'adolescence. Je n'avais pas une vie sociale très développée et je voulais être réalisateur. Je lisais des revues, j'écoutais de la musique. Je n'ai pas une volonté consciente d'entretenir ma culture. Cela tient davantage à la curiosité! Je m'intéresse à ce que je ne connais pas. Je n'hésite jamais à poser des questions. Il vaut mieux avoir l'air idiot cinq minutes parce qu'on ne sait pas que le rester toute sa vie parce qu'on n'a pas osé demander..."

Les incollables #2

Nicolas Descamps, corniste et futur recordman du monde en participation à des jeux de culture générale.

Le record est de 34. Logiquement, dans quelques mois, je serai à 35, alors j'ai entamé les démarches... Le jeu et moi, c'est une vieille histoire. Ma première participation remonte à dix ans, j'en avais 18. Pendant un long moment, j'ai fait partie d'un club *Questions pour un champion* à Mons. Mais il fallait que je pousse mes connaissances plus loin. Ça fait plus d'un an que je m'entraîne, je fais des quiz sur le web, je lis, je prends des notes, j'étudie, je fais des recherches sur les domaines que je maîtrise moins. Par jour, ça représente plusieurs heures de travail.

Pour moi, ce qui donne de la culture générale, c'est la passion. L'école donne des automatismes face à un objectif à atteindre. On étudie pour avoir les bases et réussir l'interro. Il faut aller au-delà. S'intéresser à l'actualité, visiter des musées... Avoir un bagage permet de relativiser ce qu'on lit sur les réseaux sociaux. Le but n'est jamais d'étaler son savoir! La culture générale change, aussi, avec le temps. Si vous regardez les questions des jeux aujourd'hui, il y a de nouveaux thèmes qui apparaissent. Lesquels? YouTube, par exemple..."

Les incollables #3

Patrick Joly, retraité, créateur du club de Trivial Pursuit de Ghlin.

Je collectionne les Trivial, j'en ai 108 chez moi, avec des micro-éditions, des livres, des collectors. J'ai commencé dans un club il y a une vingtaine d'années. Là, comme j'ai du temps, j'ai recommencé. J'y suis arrivé par hasard, au Trivial. J'ai toujours joué en famille et entre amis. Je préfère ça à sortir boire des verres. Pendant des années, j'ai étudié des cartes par cœur. J'en apprenais cent par semaine, dans le train, matin et soir. Aujourd'hui je joue pour le plaisir de jouer, pour les rencontres, pour faire autre chose que regarder la télé. Le concept de culture est relatif - nous sommes très influencés par la culture française - et il évolue avec le temps. Nos enfants ne joueront pas aux mêmes jeux que nous. S'ils jouent... Parce que là, ils sont vissés sur Internet."